

G-C Guédon

Mon Ami Victor ...

ROMAN

Pour : **Violette, Gaspard, Mina, Zoé, Juliette,
Alix, Léonie et Simon**

En ce temps-là de 1930 à 2017

-1-

A l'aube du vingt et unième siècle, mon ami Victor est très malade. Son cerveau est devenu incontrôlable. Il ne supporte plus aucun traitement. Son teint est jaune foncé, il vomit plusieurs fois par jour et s'évanouit sans raison. On le croyait fou, mais la psychiatrie n'était peut-être pas le bon angle d'attaque des troubles dont il souffre. On lui fait subir une batterie d'examens complémentaires. On le trouve en très mauvaise santé, et paradoxalement en bon état. Il perd du poids et enchaîne les spécialistes, Kiné, ORL, Gastro-entérologue, Hépatologue, ça doit venir des oreilles, de l'estomac, du foie, du pancréas, on continue de chercher, d'analyser. Il prend dix traitements tous aussi inefficaces les uns que les autres !

Enfin, après six mois de recherches infructueuses, une décision est prise, il va passer un Scanner de la tête. A partir de là tout va très vite, on voit une tumeur de deux centimètres de diamètre à la base de son crâne.

On enchaîne par un IRM et un rendez-vous avec un chirurgien neurologue. Celui-ci est très clair :

- Vous avez un épéndinome très important mais qui est bien placé dans le ventricule inférieur à la base du cerveau. Il faut opérer rapidement car vous risquez un accident cérébral définitif, le liquide rachidien ne s'écoulant plus de votre cerveau. Il comprime votre système neurologique, ce qui

entraîne tous les troubles et aliénations dont vous souffrez. Vous avez eu beaucoup de chance de passer ces derniers mois sans destruction définitive d'une partie de votre cerveau en surchauffe ! On saura après l'opération, à la suite d'analyses, si la tumeur est bénigne ou maligne. Il faudra faire un bilan cardiaque car je vous opérerai en position assise et un bilan avec l'anesthésiste car l'opération pourrait durer plus de quatre heures. Gardez le moral, je vous opérerai sous quinze jours. Allez courage...

Enfin c'est clair et Victor est soulagé, il ne supportait plus tous ces tâtonnements des médecins quand ils ne trouvent pas. Il avait l'impression d'être un simulateur aux yeux de ses proches !

Le bilan cardiaque ne décèle aucune anomalie. Le pré-bilan avec l'anesthésiste donne quelques inquiétudes à ce dernier :

- Avez-vous déjà subi des anesthésies ? Dit le spécialiste.
- De nombreuses fois dit Victor.
- C'est à dire ?
- Une vingtaine répond Victor.
- Quoi, vingt anesthésies générales ? Ce n'est pas possible et c'est dangereux dit le médecin !
- Et aussi trois ou quatre péridurales ajoute Victor.
- Vous avez été opéré de quoi ?
- De tout !
- C'est-à-dire ?
- On commence par l'appendicite et on poursuit par deux jambes cassées en petits morceaux, puis trois hernies discales, ensuite les deux ménisques et les ligaments croisés d'un genou. Il y a eu aussi les hémorroïdes et l'intestin, deux fois les varices, le foie, les poumons et je dois en oublier, dit Victor.

- Heureusement cela ne fait pas vingt, car il faut savoir qu'à chaque fois, votre cerveau reçoit des indications

contradictaires et le chirurgien en trouvera peut-être les conséquences cette fois...

- Mais il y a des opérations où j'ai été endormi plusieurs fois dit Victor ! Pour chaque jambe il a fallu une anesthésie générale pour réduire la fracture. Une autre pour poser les plaques et les vis. Et enfin une dernière pour les enlever, cela fait déjà six !

- C'est beaucoup trop dit le médecin et je vais en tenir compte pour le dosage et le produit. Mais cette fois-ci, il faut vraiment prévoir que ce sera long...

Et c'est comme cela qu'il se retrouve dans une chambre d'hôpital avec réveil matinal après une courte nuit. Il est six heures, changement de tunique (une espèce de blouse qui se noue dans le dos et vous laisse les fesses à l'air). L'infirmière lui demande d'absorber quelques comprimés, puis lui fait une piqûre pour le préparer à l'anesthésie. Il passe seul sur un brancard roulant, un infirmier empoigne le chariot et les voilà partis. Il roule vite dans les couloirs de l'hôpital qui se réveille. Après un grand ascenseur, il se retrouve dans les sous-sols à l'entrée d'un bloc opératoire. L'infirmier va se renseigner et revient rassurant :

- On y va, vous êtes le premier de la journée, le chirurgien est en forme, c'est bon signe...!

Après un sas, on entre dans la salle d'opération où six personnes s'activent. L'anesthésiste s'approche avec le masque, il ne demande qu'à s'endormir, tout se trouble, à plus...

Victor a regagné sa chambre après l'opération et passé une première nuit sous somnifères et morphine. Il est très fatigué et il crache sans arrêt. Il a la bouche en permanence pleine de salive, sa gorge est très sensible. Il a beaucoup de difficultés pour respirer et ne peut pas parler. Par contre il n'a pas mal à

la tête et a l'impression que son cerveau fonctionne normalement.

Il a déjà vu passer pas mal de monde depuis son réveil. Il est seul dans une chambre plutôt agréable, en tout cas beaucoup plus accueillante que celle où il était avant l'opération.

Une infirmière a apporté un petit plateau avec des yaourts et des pots de gélatine. Elle lui demande d'essayer de manger au moins un petit pot. C'est très important pour la suite de sa rééducation s'il peut manger tout seul. Elle repassera voir si tout se passe bien un peu plus tard.

Toujours aussi compétiteur, il veut absolument réussir à manger deux petits pots ! Il a abandonné les yaourts pour se concentrer sur les pots de gélatine jaune et rouge. Il se force mais n'y arrive pas. Il recrache systématiquement toutes les bouchées dans des mouchoirs en papiers qu'il jette ensuite dans une poubelle à côté de son lit.

L'infirmière qui fait des allers et retours entre les chambres de l'étage ne se rend pas compte qu'il recrache tout ce qu'il essaie d'avalé. Elle constate seulement que les pots se vident.

Au bout d'une heure, alors qu'il n'a en réalité rien avalé, elle dit :

- C'est très bien, on va marquer sur la fiche que vous avez mangé un pot et demi pour votre premier repas...

En début d'après-midi l'infirmière du matin lui dit qu'elle a terminé son service. C'est sa collègue de l'après-midi qui lui fera les prochains soins, dès son arrivée, dans quelques minutes. Elle va lui apporter les mouchoirs en papier dont il a tant besoin pour cracher et se libérer les bronches pour pouvoir respirer.

Il doit attendre au moins une heure pour voir arriver une jeune et jolie infirmière très décontractée. Elle est peu pressée de s'occuper de son cas. Il a pourtant de la salive qui lui coule des lèvres et il en a mis plein les draps. Comme il n'avait pas

de mouchoirs il fallait bien qu'il crache quelque part pour respirer.

Cela ne semble pas être la préoccupation de la nouvelle infirmière qui appelle une collègue au téléphone :

- Salut, penses-tu qu'on s'est aperçu de mon retard ?

-

- En fait, je m'en tape, ce métier n'est pas un sacerdoce. Je préfère bien vivre le présent, les malades n'en crèveront pas d'être soignés avec une heure de retard.

La présence de Victor bavant et suffoquant, ne semble pas la troubler, pour elle, il semble inexistant.

-

- La bouffe de la cantine est dégueulasse. Je suis allée faire un repas très sympa avec un copain dans un petit restaurant du centre-ville très tendance, je te dis pas !

-

- Si elle m'en donne l'occasion je vais sûrement envoyer promener l'infirmière en chef...

-

Elle n'a pas à attendre longtemps. Une infirmière de forte corpulence, d'origine asiatique et qui a bien l'air d'une chef vacharde ouvre la porte et lui demande de la suivre. La jeune infirmière très à l'aise lui dit :

- Pour le moment j'ai un malade à soigner. J'irai vous voir plus tard dans votre bureau.

La chef éructe :

- Mademoiselle Martin, c'est un ordre !

Sans se départir de son calme la jeune infirmière commence les soins en persiflant entre ses dents :

- Gueule toujours ma grosse cela te fait du mal !

La chef n'a pas bien entendu, mais elle claque la porte en criant :

- Cette fois-ci, cela ne se passera pas comme ça !!

Pas du tout déstabilisée, la jeune femme rappelle sa collègue au téléphone pour lui raconter en plaisantant l'altercation avec sa supérieure. Elle lui donne rendez-vous dans cinq minutes à la machine à café. Elle bâcle les soins, qu'elle n'a en fait jamais commencé et laisse tomber son malade pour aller rejoindre sa collègue.

La belle infirmière réapparaît en fin de journée, on lui a demandé de conduire Victor en salle de radio.

- Allez, je vous emmène en balade, ça vous fera du bien de sortir un peu...

Elle débraye le frein de son lit et les voilà partis à travers les longs couloirs de l'hôpital et des grands ascenseurs réservés aux services. Après un voyage d'une dizaine de minutes, elle le remet entre les mains d'une manipulatrice de la salle de radio et demande dans combien de temps elle doit revenir :

- Au moins une heure.

La réponse ne la satisfait pas et elle dit :

- Ce n'est peut-être pas moi qui viendrai le récupérer...

On le transporte de son lit sur une table de radio, où le matériel n'a pas l'air de fonctionner. La manipulatrice vocifère après la machine :

- Tout est trop vieux et tout aurait dû être déjà remplacé depuis plus d'un an.

Ne parvenant pas à obtenir ce qu'elle souhaite, la manipulatrice fait venir un agent technique qui essaie l'appareil en le tournant dans tous les sens. Il ne se préoccupe pas du malade qui a la tête qui tourne à cause des déplacements qu'il lui impose avec l'appareil.

C'est vraiment incroyable dans cet hôpital, Victor pense qu'on le considère comme un paquet de linge sale. On le déplace sans ménagement pour réparer un matériel qui ne fonctionne pas. Ils sont au moins trois autour de la radio et il a l'impression que personne n'est d'accord. C'est le « mécano »

qui semble prioritaire car au bout d'un moment les deux autres s'en vont. A leur retour, tout semble enfin fonctionner et on lui radiographie la tête sous toutes les coutures et il doit y en avoir, vu qu'on l'a ouverte !

Après cette séance à mi-chemin entre les autos tamponneuses et le grand huit, on fait venir son infirmière pour le reconduire à sa chambre. Comme la séance a été plus longue que prévu, elle paraît de très mauvaise humeur. On roule vite dans les couloirs, le lit cogne de temps en temps dans les virages et on s'arrête devant une porte battante :

- J'en ai pour deux minutes, ne vous sauvez pas !

Comme l'infirmière pousse brutalement la porte et que celle-ci bat trois ou quatre fois, Victor a le temps d'entrevoir qu'ils sont devant la salle de repos du personnel. Une dizaine de personnes, par petits groupes de deux ou trois discutent, un verre de plastique à la main.

Sa « copine » s'est engouffrée dans ce local et l'a laissé dans le couloir. A chaque fois que quelqu'un entre ou sort de cette pièce, il voit sa belle infirmière monopoliser de plus en plus les conversations. Cette « nana » est un vrai leader, à son avis elle doit essayer de motiver ses collègues pour mettre le bordel. Elle souhaite peut-être déclencher une grève, ou quelque chose de ce genre pour la protéger de sa dernière altercation avec sa chef !

Tout cela est bien joli, mais ça commence à durer et pas question de le ramener vers sa chambre pour le moment. Les minutes, puis les heures s'écoulent et il pressent ce qui va lui arriver. Les hommes, et surtout les femmes en blanc quittent un à un la salle de repos en passant devant son lit sans y prêter attention. A la fin il ne reste plus que son infirmière et une interlocutrice qui discutent encore âprement. Une heure après les autres, elles quittent la salle ensemble. En passant devant son lit sa belle infirmière dit :

- Je l'avais complètement oublié celui-là. Fais-moi penser de dire à l'infirmière de nuit de venir le récupérer.

Il espère encore pendant une heure ou deux que quelqu'un s'inquiète de son absence et vienne le ramener à sa chambre.

Ne voyant rien venir, il doit s'endormir au milieu de ses crachats.

Il est réveillé toujours sur son lit dans le couloir par le bruit du personnel qui vient prendre son service du matin. Ils passent tous par la salle de repos pour prendre un premier café. Il ne sait pas combien de cafés sont bus dans cet hôpital, mais ça doit-être colossal...

Enfin une infirmière empoigne son lit, débloque le frein et le reconduit dans sa chambre sans aucune explication. Les aides-soignantes lui font une toilette rapide et remplacent ses draps souillés de crachats. Il a passé une nuit sur un lit dans un couloir et cela n'intéresse personne. La vie reprend autour de lui comme si rien ne s'était passé. Il essaie, par signes, d'en informer sa femme et sa fille lors de leur visite, mais en vain. Il lit leur incrédulité dans leurs regards, et c'est pour lui pire que tout. Elles sourient et pensent qu'il délire suite aux drogues qu'on lui administre.

Ainsi va la vie de pauvres malades qui ne peuvent se faire comprendre. Comme ils sont malades, on les excuse, mais on ne les croit pas. On fait confiance au personnel, à ces chères infirmières, qui de grèves en manifestations ont attiré toutes les sympathies du monde.

Durant son long séjour à l'hôpital, Victor a croisé cette infirmière avec son auréole qui est en permanence débordée devant la quantité de soins qu'elle doit prodiguer. Cette merveilleuse infirmière qui adore son métier et sacrifie sa vie privée pour le bonheur de ses malades ! Il l'a entrevue, mais c'est l'exception.

Il en a rencontré bien davantage qui passent plus de temps à se plaindre qu'à travailler et qui sont très fatiguées quand elles arrivent à l'hôpital ! Les anciennes qui ronchonnent en faisant les soins et qui, depuis belle lurette ne pensent plus au petit mot gentil pour rassurer ce malade qui en a tant besoin.

Les nouvelles qui sont plus sympas, mais moins consciencieuses...

Il pense en particulier à ces pauvres infirmières de nuit qui distribuent sans compter des somnifères, lors de leur première ronde, pour que tout le service s'endorme très vite. Ce qui leur permet d'aller discrètement se coucher !

Il lui est arrivé de sonner pendant des heures avant de voir arriver une infirmière endormie. Elle a toujours l'excuse du malade précédent qu'elle ne pouvait laisser seul. De plus, elles sont toujours au moins deux et aucune ne vient. Celles-là, le matin elles sont en général en pleine forme avec un grand sourire au moment de rentrer à la maison.

Il fait nuit et seule une petite lampe au-dessus de la porte éclaire faiblement le local. Les lieux changent, mais c'est pratiquement toujours le même cérémonial. De l'animation dans les couloirs l'informe que la nuit est terminée. Une aide-soignante, qui vient de prendre son service, rentre dans sa chambre. Elle ouvre les volets avant de jeter un œil sur les flacons qui pendent au-dessus de sa tête et sous son lit. Des bruits de verres et de casseroles dans les couloirs préviennent du service du petit déjeuner. Il n'y a pas droit, il n'a pas droit à grand-chose, mais cela fait partie de ses points de repères pour une journée qui commence.

Puis deux aides-soignantes viennent lui faire la toilette et refaire son lit.

C'est ensuite le tour de l'infirmière pour les soins. Dans l'ensemble les jeunes infirmières sont plutôt gaies et les vieilles sont plutôt tristes. Cela prouve que ce métier use très

vite. Celles qu'il appelle les vieilles doivent avoir à peine plus de quarante ans.

La matinée se termine par une vague somnolence en attendant un frugal repas du midi.

Ensuite, après la sieste, il attend la visite de son épouse avec sa fille aînée.

Après quelques jours, on s'inquiète enfin de le voir recracher tout ce qu'on lui propose. Il a toujours beaucoup de peine à respirer et ne peut toujours pas parler. On doit lui faire, en urgence, une trachéotomie pour qu'il ne s'étouffe pas.

Tout s'accélère et il se retrouve en réanimation, aux soins intensifs. En fait le chirurgien a bien enlevé la tumeur au cerveau mais les dommages collatéraux ont dégradé son système neurologique. Il fait des fausses routes et le peu de nourriture qu'il a pu absorber encombre ses poumons et tout se dégrade très vite.

On le met sous assistance respiratoire, des tubes lui sortent de partout. Les bras percés de tuyaux, la peau couverte d'ecchymoses bleuâtres. Il est sous une forte dose de morphine et a complètement déconnecté.

On s'affaire, on s'inquiète, il faut prévenir la famille... Le chirurgien qui la fuyait, finit par rencontrer son épouse et dit qu'il ne comprend pas, tout semblait normal... Puis c'est le coma... Il faut attendre... Le pronostic vital est engagé... Il a peu de chances de s'en sortir !

«... Souviens-toi que le temps est un joueur avide
 Qui gagne sans tricher, à tout coup c'est la loi
 Le jour décroît; la nuit augmente, souviens-toi !
 Le gouffre a toujours soif; la clepsydre se vide.

Tantôt sonnera où le divin Hasard,
Où l'auguste Vertu, ton épouse encore vierge,
Où le repentir même (oh ! la dernière auberge !)
Où tout te dira:
Meurs, vieux lâche ! Il est trop tard ! »
Charles Baudelaire

-2-

Victor est allongé sur le dos et flotte dans le vide à l'intérieur d'un tunnel aux parois gluantes qui défilent lentement. Il n'a plus aucune sensation, il ne sent plus ce corps qui l'a fait tant souffrir. Il sent que la vie lui échappe, mais il ne veut rien lâcher. Il n'est plus là, mais il veut y rester. Il est dans un brouillard épais, sans repère. Son cerveau tourne à plein régime, plus rien de matériel, que du spirituel. Il est entré dans un nouvel univers, il est sur les bords de la mort, il découvre les masses sombres...

Il distingue vaguement devant lui, dans une lumière blanche, plusieurs directions possibles et pour chaque destination, une sorte d'embranchement. Enfin, il croit voir car tout se passe dans son cerveau qui a occulté ses cinq sens... Sans savoir pourquoi, il pense très fort au Futur et il s'engage dans une direction. L'espace d'un instant il entrevoit le visage de sa chère maman qui lui sourit, elle semble dire : « je t'attends »...

Les parois gluantes de son tunnel se mettent à défiler de plus en plus vite, il est avalé vers le néant. Les parois sont constituées de matières organiques qui se décomposent en permanence et changent sans cesse de formes, de couleurs et d'odeurs. Tout est sombre et il devine plus qu'il ne distingue, mais ça lui donne envie de vomir. Il voudrait boire, mais il ne sent ni sa bouche ni sa gorge. Il règne une ambiance âcre et détestable. Il voudrait sortir de là mais il ne peut pas bouger. C'est une sorte d'égout en forte pente qui se dirige vers une

destination inconnue qu'il suppose être les entrailles de la terre.

Au bout d'un voyage qui lui parut très rapide, la vitesse de défilement diminue et lentement il s'arrête. Une fenêtre s'ouvre dans la paroi et il aperçoit des petits groupes de personnes qui discutent sur le bord d'un chemin. Elles sont chaudement vêtues car il fait très froid. Nous sommes devant un grand mur, c'est la fin d'une manifestation qui s'est déroulée derrière le mur et on se salue avant de se quitter.

Il a l'impression de connaître pratiquement tout le monde. Il y a là sa famille toute entière réunie et ils n'ont pas l'air très gai. Sa femme et ses filles sont entourées de ses vrais et faux gendres auxquels se sont joints sa cousine Line, son mari et leurs enfants. Sa petite fille n'est pas là...

Un peu à l'écart, il y a des parents qu'il n'avait pas vus depuis très longtemps. Ceux qu'on n'invite plus, mais qui viennent quand même. Ils chuchotent en prenant garde qu'on ne les entende pas :

- Tu as vu les Camus, ils se prennent pour qui ? Et Madame Orin, comme elle a mal vieilli et elle se croit encore jeune, t'as vu comme elle s'habille ?

- Qui est ce monsieur très chic qui toise tout le monde ?

- Savez-vous si l'héritage est important ? Et sa femme que va-t-elle faire de la maison de famille ? Elle ne va pas la garder pour elle toute seule...

Que des questions et pas de réponses de gens qui ont un lien de parenté avec lui, mais qu'il a perdus de vue depuis bien longtemps et il ne le regrette pas !

Sa belle-famille forme un petit groupe à côté de son épouse, trois générations très soudées qui entourent le patriarche.

Son demi-frère et son épouse sont présents, un peu en retrait. Ils ne se sont vus que deux fois, mais il lui ressemble tellement. Ses meilleurs amis sont tous là, il ne semble

manquer personne. Il en a beaucoup et croit que c'est la première fois qu'il les voit tous ensemble. Le noyau dur (des copains avec lesquels ils ont établi des règles d'amitié...) et le noyau mou (qui se dit noyau dur sans statuts !) forment un bloc soudé qui semble manquer d'enthousiasme. Cela l'étonne, ils ont tellement rigolé ensemble ! Nono, toujours aussi volubile, anime un autre groupe où il reconnaît des amis de tous les coins de France en particulier de Paris, Grenoble et Limoges. Il reconnaît aussi son médecin et sa jolie épouse.

La cérémonie est très importante pour qu'ils viennent tous, les amis de Bretagne sont là au grand complet, parents et enfants. Alain doit être son plus vieil ami, cela remonte à l'adolescence à l'école des Rimains où il cherchait sa voie dans la marine. Il n'a plus d'amis d'enfance. Ils sont tous morts les Yannick, Gérard, Dédé et Jeannot d'avoir trop fumé ou peut-être trop bu. Les autres sont perdus de vue.

Plus loin les copains du tennis, du golf, de la pétanque et ceux du poker. Il y a également ce que l'on appelle des relations, ce sont pour certains des copains que l'on voit moins et des copains de copains. Toutes ces relations représentent le gros de la troupe, qui se chiffre à plus d'une centaine de personnes.

Mais cela ne lui explique toujours pas ce rassemblement au bord d'un chemin en plein hiver où visiblement tout le monde se gèle !

Des collègues de l'entreprise sont aussi venus, de la région et de la capitale. Quelques grands anciens qui sont en retraite depuis longtemps ont fait le déplacement. Ils ont l'air content de cette occasion qui leur est donnée de se retrouver. Le PDG de l'entreprise et la direction générale pratiquement au grand complet ont aussi fait le voyage. Encore beaucoup de frais de déplacement en perspective qui vont augmenter les frais généraux...?

Des célébrités sont également présentes. Il ne voit pas tout le monde mais reconnaît Dutronc et Johnny qui piétinent sur le bord du chemin. Ce sont les stars de sa génération, il aimait bien Souchon et Voulzy, mais Johnny, c'est le monument national de la chanson ! Il a essayé de devenir son ami lors de son premier festival... Dutronc aurait pu être son ami tant il avait comme lui le goût de la fête bien arrosée d'alcool avec les copains. Plus jeune il préférerait les anciens mais ils sont tous morts les Brassens, Brel, Ferré et la longue dame brune qu'il a tant écoutée... Mais avec Johnny et Dutronc ils ont vécu la même époque, ils sont pratiquement jumeaux !

Il y a plein de fleurs autour de lui et il aperçoit sa femme et ses filles qui pleurent. Il leur demande pourquoi elles sont tristes, mais elles ne répondent pas. Il voit et entend sans être vu, il est là, invisible et inaudible. Le réel et l'imaginaire se confondent et tous ces personnages lui semblent inconsistants.

Il y a tellement de monde qu'il n'arrive pas à tous les voir. L'ambiance n'a pas l'air terrible et il a l'impression d'y être pour quelque chose. Pourtant on l'a opéré et tout allait bien, après sa longue maladie. Et puis tout à coup alerte générale, mais rien n'est perdu ! Son corps est en bascule, ça passe ou ça casse ? Il a vraiment l'air d'être en décalage avec cette manifestation.

Enfin il comprend, la destination du Futur lui présente ce qui pourrait se passer s'il mourait. Mais il résiste et ce n'est pas d'actualité. Il assiste à son enterrement dans un futur dont il ne connaît pas le délai ! De l'autre côté du mur c'est le cimetière. Il est plutôt satisfait de voir tous ses parents et amis réunis pour l'accompagner dans sa dernière demeure mais souhaite que ce soit le plus tard possible ! La tête farcie de questions auxquelles il ne souhaite pas donner de réponse, il pense très fort au Passé et tout s'estompe.

Salut les amis, ce sera un bel enterrement, mais plus tard !

Il se retrouve dans son tunnel gluant qui défile à une vitesse vertigineuse. L'odeur est toujours aussi insupportable et les parois visqueuses et sombres continuent de se décomposer. Il a le sentiment d'un voyage vers le centre de la terre où il traverserait les couches de l'écorce terrestre. Plus il avance, plus les matières autour de lui se décomposent.

Après un nouveau parcours de quelques minutes, la vitesse de défilement des parois diminue progressivement et il s'immobilise. Il a du mal à comprendre si ce sont les parois qui défilent et lui qui flotte immobile au milieu; ou les parois qui sont immobiles et son semblant de corps qui fonce à l'intérieur de ce tunnel. Toujours est-il qu'il vient de s'arrêter et une fenêtre s'ouvre sur un virage en montagne. Une colonne militaire progresse à petite vitesse car la pente est raide.

Ce sont des militaires allemands et la colonne est imposante avec des engins blindés ouvrant le passage. Puis des camions de transport de matériel et des camions de transport de soldats assis à l'arrière sur des banquettes parallèles à la route. Des véhicules légers ferment le convoi. Des motos avec side-car font des allers et retours de l'avant à l'arrière de la colonne qui continue de défiler devant lui.

Il est bien placé à environ vingt mètres de la route. Il peut voir deux virages, un au-dessus et un autre au-dessous de la colonne avançant toujours très difficilement. Au milieu du grondement des moteurs qui peinent dans la côte, il perçoit des bouts de phrases en allemand que s'échangent les militaires. Les officiers souhaiteraient que l'on accélère le mouvement mais les moteurs fument beaucoup et les chauffeurs n'osent pas leur en demander plus de peur de tout casser !

Tout à coup dans le virage là, juste devant lui, à quelques dizaines de mètres, une énorme déflagration. Ce n'est pas un moteur qui éclate, mais une bombe qui explose et creuse un cratère sur la route. La charge d'explosif devait être cachée

sous la chaussée avant le passage du convoi et a été actionnée à la vue de la colonne. Un camion plein de militaires est soulevé au-dessus de la route avant de retomber lourdement sur le bas-côté.

Une moto et son side-car sont projetés à plusieurs mètres du sol. Il voit distinctement le conducteur et son passager qui volent hors de leur machine et semblent planer. Cette vision d'une moto et de deux soldats allemands qui volent au bord d'une route de montagne reste de longs moments devant ses yeux. Comme une scène que l'on se repasse au ralenti. Il a tout le temps de détailler les vêtements verts de gris, de la même couleur que les casques qui volent également à quelques mètres de leur propriétaire.

Il croit même deviner le regard figé dans une expression de terreur du conducteur et le sang qui coule de la chaussure déchiquetée du passager.

Les explosions se multiplient et toute la colonne est bloquée. Des camions quittent involontairement la route, certains pour s'écraser côté montagne, d'autres pour dégringoler vers la vallée. Il entend des détonations au-dessus et au-dessous de l'endroit où il se trouve. De la forêt des coups de feu sont tirés sur les rares soldats valides soucieux d'échapper le plus vite possible aux véhicules en feu. Les incendies sont tellement impressionnants que les soldats qui ont une arme ne songent même pas à s'en servir, leur obsession étant de fuir cet enfer.

Il a toujours sous les yeux la moto et les deux passagers en sang qui n'en finissent pas de retomber en tournoyant dans le ciel. Une véritable chorégraphie avec un accompagnement musical, du Wagner peut-être ? Dans un ciel gris, une moto déchiquetée, des armes, deux uniformes vert de gris. Pour donner de la couleur à ce tableau grisâtre, une gerbe de sang qui décrit des volutes en sortant de la godasse du passager. Cette scène est tellement forte qu'il ne voit plus tout le reste.

Le feu, les flammes, les militaires qui courent se mettre à l'abri et qui meurent sous les balles d'hommes invisibles...

Cette scène du passé, probablement pendant la guerre 39/45, n'en finit plus. Il ne sait pas pourquoi il est là, et la tête pleine de feu et de sang, il pense très fort au Présent. Quand on est à la porte de la mort c'est le Présent qui vous intéresse.

La fenêtre se referme et il se retrouve planant dans son tunnel avec des cloisons qui ont repris leur vitesse vertigineuse de défilement. Il lui semble que plus les parois défilent, plus elles s'assombrissent. Au départ, les couleurs se mélangeaient autour des rouges, des oranges et des marrons clairs. Puis les rouges et les marrons sont devenus foncés et les oranges ont disparu pour laisser place à des bruns. Il constate que de plus en plus de noirs envahissent les cloisons.

Il a la sensation que le tunnel devient plus étroit et qu'il va se fracasser contre les parois. Quand il essaie d'en approcher une main, il ne touche rien, mais où sont ses mains ? Son cerveau perçoit des parois qui lui semblent vides, sans consistance. L'odeur est de plus en plus forte, difficile à supporter. De légères fumées nauséabondes remontent des profondeurs du tunnel. Mais il ne voit ni ne sent rien ! Enfin un ralentissement, puis l'immobilisation de ce volume qu'il prend pour son corps qui flotte toujours au milieu du conduit.

La paroi s'ouvre sur sa gauche, il est au bout d'une large allée à l'entrée d'une sorte de chalet monumental au milieu d'un paysage de montagne. La porte du chalet s'ouvre pour laisser le passage à un groupe d'une douzaine d'hommes dans l'ensemble très âgés. Ils parlent un français métissé de mots d'italien et d'allemand, mais il comprend leurs conversations.

Ils viennent vers lui, mais ne semblent pas le voir et s'assoient autour d'une grande table de bois sous un arbre centenaire devant la maison. Ils continuent une conversation préalablement entamée à l'intérieur. Ils parlent d'un prochain

invité qui ne devrait pas tarder à arriver. C'est difficile de prendre au vol une conversation qui paraît avoir été engagée depuis plusieurs heures. Nous sommes à la fin d'un repas et les convives évoquent des histoires de famille. Victor croit comprendre que certains sont des parents très proches des autres et qu'il y a deux familles distinctes, exceptionnellement rassemblées pour préparer une visite.

Il n'y a que des hommes et leurs rapports sont très conventionnels. Certains sont dominateurs et d'autres révérencieux et cela n'est pas lié à l'âge des convives. Les plus jeunes semblent avoir une autorité naturelle sur des plus vieux, mais il n'y a pas de très jeunes. Le moins âgé doit avoir une quarantaine d'années et le doyen peut avoir plus de quatre-vingt-dix ans. A force d'écouter leur conversation sans pouvoir intervenir il finit par comprendre, qu'ils viennent d'horizons très différents. Il repère un baron allemand en tenue de cavalier et un maçon italien en bleu de travail. Il découvre un paysan français avec un béret et de la paille dans les sabots. Son voisin est un mineur prussien dont la peau est imprégnée de poussières de charbon. Sur la chaise voisine un intellectuel italien révolutionnaire en chemise de dentelle côtoie un marin breton en vareuse qui fume la pipe. Certains s'expriment avec difficulté et sont complètement déconnectés des réalités. Ils semblent venir d'une autre planète ce qui se confirme dans leurs tenues d'une autre époque.

Il remarque enfin que dans une des familles il y a des Français d'origine allemande et des Allemands. Alors que l'autre famille est complètement italienne. Le principal sujet de la réunion exceptionnelle qui les rassemble aujourd'hui est de savoir ce que l'on va offrir à l'invité qui devrait arriver rapidement et qui semble très démuné. Les discussions se focalisent sur de basses histoires de partage. Ce qu'ils vont donner sera pris sur ce qu'ils possèdent. Tous sont très